

---

**INTRODUCTION**

Le duc de Saint-Simon (1675-1755) est de ces auteurs dont on aime à citer une formule cinglante ou une image inattendue. La lecture exhaustive de ses *Mémoires*, qui content la cour et l'histoire de France de 1691 à 1723, demande un temps certain <sup>1</sup>, sans parler, pour le lecteur, de la nécessaire acclimatation au milieu subtil et complexe de la cour. Faute d'affronter le texte dans sa totalité, celui-ci peut préférer une lecture anthologique <sup>2</sup>, ou l'étude d'un épisode particulier, comme *l'Intrigue du mariage de M. le duc de Berry* <sup>3</sup>. Loin de paraître le fait d'un découpage arbitraire, la publication séparée de cet épisode est suggérée par le mémorialiste lui-même, qui fait de *l'Intrigue* une unité textuelle nettement délimitée en amont comme en aval : la dernière phrase (« Il est temps maintenant de remonter d'où nous sommes partis pour n'interrompre point <sup>4</sup> ») fait écho, par le biais de la même formule reprise en chiasme, à la première (« Maintenant il est temps d'expliquer une puissante intrigue qui partagea toute la cour »). Ce passage des *Mémoires* écrit plus de trente ans après les faits se concentre sur une courte période, d'avril à juillet 1710, et laisse de côté tout événement extérieur.

Qui est le héros de *l'Intrigue* ? Le troisième petit-fils de Louis XIV ? Sa future épouse Mademoiselle, fille aînée du duc d'Orléans <sup>5</sup>, dont Saint-Simon

---

1. Ils occupent près de huit mille pages dans l'édition d'Yves Coirault, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983-1988, dont sont tirées les citations hors *Intrigue* figurant dans ce volume.

2. Voir *l'Anthologie des Mémoires* que nous avons réalisée pour « La Pochothèque », Le Livre de Poche, 2007.

3. *Intrigue du mariage de M. le duc de Berry*, dans l'édition Garnier-Flammarion de Patrick Dandrey et Grégory Gicquiaud, 2005, p. 162. Signalons que sur la couverture du volume utilisé, de même qu'en page 51, le sous-titre « avril-juillet 1710 » n'est pas de Saint-Simon.

4. Respectivement p. 53 et p. 173.

5. Dans le « Tableau généalogique de la famille royale » de l'édition Garnier-Flammarion, on remplacera les dates du duc d'Orléans par 1674-1723 ; celles de Louis de Vermandois, fils du Roi et de la duchesse de La Vallière, par 1667-1683 ; celles de M<sup>me</sup> de Montespan

était un grand ami ? Ou Saint-Simon lui-même ? Narrateur omniprésent, il nous conte ce qu'il dit et ce qu'il fit pour évincer M<sup>lle</sup> de Bourbon, fille de son ennemie Madame la Duchesse et rivale de Mademoiselle. Il se veut ainsi au centre d'une scène secrète qui prélude à deux règnes en puissance : celui de Monseigneur, Grand Dauphin, père du duc de Berry, et celui du duc de Bourgogne, Dauphin de France, son fils aîné<sup>6</sup>, dans lequel Saint-Simon place tous ses espoirs<sup>7</sup>. Son but est de se rapprocher des souverains à venir, et de jouer auprès d'eux un rôle à la mesure de ses talents. En faisant ce mariage, Saint-Simon fait un pari sur la gratitude des princes.

L'intrigue est un succès. Agissant sur l'un, puis sur l'autre, directement ou par personne interposée, le mémorialiste donne l'impression, dans la première moitié du texte, d'avoir dicté au Roi lui-même sa décision, avant, dans la seconde moitié, de se lamenter longuement sur la promotion dont celui-ci gratifie la duchesse de Saint-Simon, qui devient ainsi dame d'honneur de la future duchesse de Berry. S'il présente cette nomination comme une catastrophe, le duc passe bien vite sur les « assaisonnements » : « vingt mille livres » d'appointements et « le plus agréable appartement de Versailles<sup>8</sup> », avec « des cuisines dans la cour en-dessous, chose très rare au château<sup>9</sup> ». L'information est triviale, mais place les Saint-Simon très haut sur l'échelle de la faveur. On suppose que le couple, qui ne disposait alors au Château que d'une chambre prêtée par le chancelier de Pontchartrain, a fini par goûter ces largesses. La dame d'honneur, rappelons-le, suit la princesse dans ses déplacements, se tient à ses côtés lors des cérémonies officielles, sert d'intermédiaire, voire de conseillère. Quelle aubaine pour l'historien qu'une informatrice aussi avisée ! Le duc précise cependant que le « personnel » – c'est-à-dire l'intérêt propre à Saint-Simon – a « peu contribué » au développement considérable donné au récit de cet épisode<sup>10</sup>. Il n'en reste pas moins qu'il revendique, dans ces pages, un rôle central : il se présente comme le véritable instigateur de la « puissante cabale<sup>11</sup> » qui a provoqué le mariage de Mademoiselle.

L'assurance du mémorialiste ne nous interdit pas de nous poser des questions. Les acteurs de l'intrigue ont-ils été aussi dociles, aussi ductiles qu'il le prétend ? Le Roi n'allait-il pas songer de lui-même à Mademoiselle pour son petit-fils ? Saint-Simon ne grandit-il pas son rôle, son influence, son pouvoir ? Nous sommes dans un texte à une voix dont les enjeux sont multiples, et qui

---

par 1642-1707 ; celles de Madame la Duchesse par 1673-1743. Enfin, on ajoutera au duc d'Orléans une fille, Louise-Diane, 1716-1736.

6. Entre l'aîné et le cadet, Philippe d'Anjou est parti régner en Espagne en 1700 et a renoncé à tous droits sur la couronne de France.

7. Voir notre article « Pour un tombeau du Dauphin : un saint Louis des Lumières dans les *Mémoires* de Saint-Simon ? », dans LUCIANI G. et VOLPILHAC-AUGER C. (dir.), *L'Institution du prince au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2003.

8. *Intrigue*, p. 162.

9. *Intrigue*, p. 163.

10. *Intrigue*, p. 164.

11. *Intrigue*, p. 60.

requiert donc une lecture plurielle, faisant la part de l'événement, du genre et de la langue, mais aussi ouverte sur le reste des *Mémoires* : les portraits des protagonistes se trouvent en amont ou en aval, et nombre d'allusions ne s'éclairent que par le récit d'événements antérieurs. De même, l'ironie du destin, pour qui aura lu la suite, ne rend que plus subtilement grinçant cet épisode.

Pour comprendre le contexte de *l'Intrigue*, il faut remonter le cours du récit jusqu'en juillet 1708, où la bataille d'Audenarde, pendant la guerre de Succession d'Espagne, voit la déconfiture du duc de Bourgogne : mauvaise affaire pour ses partisans, dont Saint-Simon fait partie. À la fin de l'année, pour avoir osé parier que la citadelle de Lille, héroïquement défendue par Boufflers, tomberait aux mains des coalisés, le duc s'enfoncé dans une disgrâce qui semble sans retour. Pour retrouver la faveur royale, il va alors user de son éloquence auprès du duc d'Orléans, qu'il connaît depuis l'enfance, pour le séparer de sa maîtresse, M<sup>me</sup> d'Argenton, et le faire revenir auprès de son épouse, fille du Roi et de M<sup>me</sup> de Montespan. Louis XIV n'en est pas mécontent. Le mariage de Mademoiselle apparaît donc comme le terme d'une stratégie de reconquête de la faveur. Celle-ci est vitale pour le courtisan Saint-Simon et nécessaire à sa famille, mais elle se veut aussi altruiste : en travaillant pour lui, il travaille à réconcilier les membres d'une famille royale dont les dissensions sont de plus en plus manifestes. En voulant rapprocher le duc d'Orléans du Roi et de Monseigneur, il s'efforce d'éradiquer une discorde préjudiciable à un royaume que le « grand hiver » de 1709 a, de surcroît, ruiné, épuisé, désespéré. L'intérêt personnel et la *res publica* s'associent, dans *l'Intrigue*, en un ruban de Möbius où l'on a parfois peine à distinguer l'un de l'autre. Dans l'atmosphère délétère de cette fin de règne, le duc et pair prépare, avec infiniment de conviction et d'intelligence, un avenir qui ne sera pas. Comme l'écrit Georges Poisson : « Ne l'accusons [...] pas trop de duplicité et mesurons plutôt son dilemme : revendiquer, sans concession, une influence qui lui revient de droit, ou tenter de la conquérir par le moyen détourné de l'attribution à son épouse d'une charge à la fois honorifique et subalterne, mais non sans avantages matériels, ces derniers pouvant eux-mêmes être mis au service de l'éternelle pensée de son mari <sup>12</sup>. »

*l'Intrigue* ne met pas seulement en scène des individus ; elle contient en filigrane une réflexion sur l'histoire. La clé de la pensée de Saint-Simon, c'est l'ordre : la hiérarchie humaine, reflet de la hiérarchie céleste, doit être respectée. Par conséquent, toute usurpation doit être dénoncée. L'élévation des bâtards, le duc du Maine et le comte de Toulouse, est littéralement contre-nature <sup>13</sup>, et le règne des ministres bourgeois, au détriment des ducs et pairs de France, qui sont les garants et soutiens de la monarchie, est une aberration. La cour, mais aussi l'État, est pour Saint-Simon un scandale au quotidien.

12. POISSON G., *Monsieur de Saint-Simon*, Paris, Flammarion, 2000 (1<sup>re</sup> édition 1987), p. 202.

13. Le mémorialiste évoque dans *l'Intrigue* le scandale des « princes légitimes si mêlés avec les bâtards » (p. 55).

Comme l'explique Jean-Pierre Brancourt, le mémorialiste ne pardonne pas à Louis XIV d'avoir remplacé un ordre historique naturel par un ordre rationnel, pervertissant ainsi le fonctionnement même d'une monarchie<sup>14</sup> dans laquelle chacun doit rester à sa place en remplissant les devoirs qui lui sont assignés par sa naissance. D'où l'espoir d'une « restauration » que Saint-Simon rêve de voir accomplir lors des règnes à venir : la tâche du futur souverain sera de travailler à l'avènement d'une monarchie idéale dans laquelle « les ducs et pairs constituent un corps de conseillers destiné à tempérer le pouvoir royal, pendant que le reste de la noblesse, servant le roi avec indépendance et fidélité, trouve naturellement sa place entre lui et son peuple<sup>15</sup> ». Les *Mémoires* sont le récit du naufrage, sous Louis XIV, des principes les plus sacrés, et le sauveur ne peut être, pour Saint-Simon, que le duc de Bourgogne. La réconciliation de la famille royale par le mariage du duc de Berry<sup>16</sup> est l'amorce de temps meilleurs : la rivalité entre Monseigneur et le duc d'Orléans, son cousin, sera fortement atténuée, et Monseigneur sera un roi moins « pernicieux<sup>17</sup> » que s'il était resté sous la coupe de Madame la Duchesse, sa demi-sœur ; quant à son successeur, il pourra, avec Saint-Simon comme conseiller intime<sup>18</sup>, refaire des temps anciens l'éternel présent de la monarchie. Les ducs et pairs retrouveront alors tout l'éclat de leur dignité – et l'on aurait tort d'attribuer à cette entreprise une motivation uniquement narcissique. Saint-Simon n'écrit pas seulement ses *Mémoires* pour sauver de l'oubli telle anecdote piquante ou telle figure pittoresque de la cour : en deçà du récit, son « éternelle pensée » est celle de l'histoire éternelle de la France.

L'*Intrigue* plonge ses racines dans la profondeur d'un passé plus rêvé que réel, mais on peut la lire aussi comme un huis clos où s'affrontent intérêts et passions, ou être sensible à son arrière-plan métaphysique. « Le hasard, ou, pour mieux dire, la Providence<sup>19</sup> » œuvre inéluctablement à la réalisation des choses, souvent bien différentes de ce que l'on souhaitait qu'elles fussent. « Mais, bon Dieu, qu'est-ce des projets et des succès des hommes<sup>20</sup> ? », s'interroge le mémorialiste. Les morts successives de Monseigneur, du duc et

14. BRANCOURT J.-P., « Le Prince d'après Saint-Simon », dans *Le Prince dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Travaux et recherches de la Faculté de Droit et des Sciences économiques de Paris, Paris, PUF, coll. « Sciences historiques » n° 7, 1965, p. 219-220.

15. BRANCOURT J.-P., *Le Duc de Saint-Simon et la monarchie*, Paris, Cujas, 1971, p. 182.

16. Et par « l'union des enfants de Monseigneur », lit-on dès le début de l'*Intrigue* (p. 56).

17. *Mémoires*, IV, 96.

18. Saint-Simon raconte, dans la chronique de 1711, comment, après la mort de Monseigneur, il eut plusieurs entretiens secrets avec le Dauphin qui lui donnèrent de « belles et justes espérances » (*Mémoires*, IV, 271). « Il me donnait des mémoires, je les lui rendais avec le compte qu'il m'en avait demandé ; je lui en donnais d'autres qu'il gardait et qu'il discutait après avec moi en me les rendant. Je garnissais toutes mes poches de force papiers toutes les fois que j'allais à ces audiences, et je riais souvent en moi-même, passant dans le salon, d'y voir force gens qui se trouvaient actuellement dans mes poches, et qui étaient bien éloignés de se douter de l'importante discussion qui allait se faire d'eux. » (*Ibid.*, 285)

19. *Intrigue*, 63.

20. *Mémoires*, VII, 798.

de la duchesse de Bourgogne, et enfin du duc de Berry anéantiront bientôt les efforts de Saint-Simon. Comme à la fin désabusée d'une fable, celui-ci, dans les « tristes réflexions » qui concluent son récit, constate : « On agit en aveugle dans ce qu'on désire avec le plus de passion, et dont le succès cause plus de peines, de travaux et de joie <sup>21</sup>. » Propos d'un moraliste, mais qui n'empêcheront pas le duc de se lancer, en particulier sous la Régence, dans des intrigues plus complexes encore. La lucidité n'entrave pas l'action, et si le chrétien est convaincu du « rien de tout », l'homme de cour n'en jouit pas moins de ses stratégies de couloir.

L'*Intrigue* ne compte pas parmi les textes les plus spectaculaires des *Mémoires*. On y discute, on y suppute à longueur de page, et aucun événement extérieur ne vient bouleverser les conversations. À moins d'être fin connaisseur des arcanes de la cour, on peut se perdre dans le labyrinthe complexe d'alliances et d'arguments qui s'élabore au fil des pages. Les travaux réunis ici ont pour but d'éclairer un récit qui peut, à la première lecture, sembler quelque peu épineux. On le découvrira, si l'on s'en donne la peine, plein d'humanité, de drôlerie et d'éloquence.

La première partie de ce volume fait le point sur la cour et ses acteurs en 1710. Philippe Hourcade, président de la Société Saint-Simon et fin connaisseur de « ce pays-là », nous en ouvre grand les portes. Myriam Tsimbidy en fait découvrir judicieusement les espaces : que sont Versailles, Marly, Saint-Cloud ? Sur quelles scènes se joue l'action ? La réalité des lieux aide à comprendre la complexité des relations et fait du courtisan un observateur observé. Christophe Blanquie, enfin, explore avec brio les arcanes des cabales et nous permet de « penser la cour de Louis XIV en termes politiques » : on verra comment Saint-Simon, en agaçant ses machines, a plus d'une idée derrière la tête et joue en joueur éclairé une partie aussi complexe qu'exaltante.

La deuxième partie met ensuite en lumière plusieurs personnages ou séries de personnages : les « visages féminins », tout d'abord, que dessine finement Jean Garapon, nous offrant ainsi une galerie de portraits contrastés. On verra que parler des femmes, c'est aussi parler des alliances, des influences, et parfois de sentiments. Quels étaient ceux de la duchesse de Berry au moment de son mariage ? M<sup>lle</sup> de Valois, dite Mademoiselle, va devenir une princesse à la parole facile qui ne se contraindra en rien. Pour compléter l'image qu'en donne l'*Intrigue*, nous reprenons ici une étude ayant déjà paru dans le recueil collectif *Femmes et libertinage au XVIII<sup>e</sup> siècle* <sup>22</sup>, sous la direction d'Anne Richardot, que nous remercions vivement d'avoir autorisé cette nouvelle publication : cette étude porte sur « les vices du cœur, de l'esprit et de l'âme » de la duchesse. Face à cette scandaleuse épouse, Malina Stefanovska, dans un article riche et sensible, réhabilite le prince, grand absent de l'*Intrigue*. Le duc de Berry n'était

21. *Intrigue*, 173.

22. RICHARDOT A. (dir.), *Femmes et libertinage au XVIII<sup>e</sup> siècle ou les Caprices de Cythère*, Presses universitaires de Rennes, 2003.

pas qu'un nom, mais, pour son malheur, un cadet, bridé par une éducation qui lui coupe, au sens propre, la parole. Il la retrouvera, mais trop tard.

En abordant, dans la troisième partie, les « Mœurs et logiques courtisanes », on portera un nouveau regard sur la cour, lieu de civilité où le moindre geste compte, comme nous le suggérons d'abord en esquisant une « sémiotique du courtisan », mais aussi lieu cruel, impitoyable, où un bon mot, comme le prouve avec esprit Marie-Paule Pilorge, peut tout aussi bien perdre que faire applaudir celui qui l'a prononcé. La cour est « un tout petit monde », pour reprendre le titre de David Lodge. On y joue un personnage, on y maîtrise ses émotions tout en s'étudiant à plaire. Francesco Pigozzo, en saint-simoniste expert, montre comment le politique et l'individu ne font qu'un et compose un innovant portrait du duc en Machiavel de Versailles.

Enfin, la dernière partie met l'accent sur la vision intérieure et l'originalité créatrice de Saint-Simon en tant qu'auteur de *Mémoires*. Emmanuèle Lesne-Jaffro souligne ainsi que le duc infléchit le genre vers l'exploration de la « scène intérieure de la pensée » : l'action de *l'Intrigue* consiste avant tout en délibérations et tentatives de persuasion. Succédané du combat, la cabale nous rappelle que l'aristocrate est en essence un militaire : les stratégies de salon lui tiennent lieu de champ de bataille, comme l'indiquent les nombreuses métaphores guerrières. Mais l'enthousiasme belliqueux de Saint-Simon est à tempérer d'une humeur parfois bien sombre. Lectrice avisée de l'âme ducale et des *Mémoires*, Delphine de Garidel fait le portrait d'un duc et pair en proie aux affres de la décadence et du chaos. Par *l'Intrigue du mariage de M. le duc de Berry*, Saint-Simon cherche à construire un avenir auquel il aimerait croire, mais les dernières lignes de son récit sont amères et désabusées. Le dernier paragraphe des *Mémoires*, en revanche, témoigne d'une fierté d'homme de plume qui connaît la langue, et sa langue. Il revient à Georges Kliebenstein, diabolique décrypteur, de poser la question du style. Une étude méticuleuse des *ultima verba* du grand œuvre permet aussi de lire, à rebours, *l'Intrigue* comme un *texte*.

Le lecteur soucieux de se renseigner sur l'état actuel de la bibliographie saint-simoniste trouvera une liste très complète dans *La Guerre civile des langues*, recueil collectif édité par Marc Hersant <sup>23</sup>.

J'adresse enfin l'expression de ma plus chaleureuse reconnaissance à tous ceux qui ont œuvré à l'élaboration de ce volume. Mes remerciements vont d'abord à chacun des contributeurs, pour leur fidèle exactitude et la pertinence de leurs travaux. Ils vont ensuite à Denis Huë, premier moteur de ces *Lectures*, aux Presses universitaires de Rennes, et à Danièle Masset, dont les judicieux conseils n'ont pas peu contribué à la réalisation de ce projet.

23. *La Guerre civile des langues*, études réunies par Marc Hersant, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 289-301. On se reportera également aux bibliographies établies par le même auteur dans le *Discours de vérité dans les Mémoires du duc de Saint-Simon*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 861-915, ainsi que dans le *Bulletin de la Société française d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle*, n° 81, juillet 2011.